BAJAZET, TRAGÉDIE. 1672



Palat LII 163

BAJAZET,

TRAGÉDIE.

1672.



PRÉFACE.

SULTAN Amurat, ou sultan Morat, empereur des Turcs, celui qui prit Babylone en 1638, a eu quatre freres. Le premier, c'est à savoir Osman, fut empereur avant lui, & régna environ trois ans, au bout desquels les Janissaires lui ôterent l'empire & la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son regne, le fit étrangler. Le troisieme étoit Bajazet, prince de grand espérance, & c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siege de Babylone. Après la prise de cette ville le sultan, victorieux, envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit & exécuté à peu près de la maniere que je le représente. Amurat avoit encore un frere, qui fut depuis le sultan Ibrahim, & que ce même Amurat négligea comme un prince stupide qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet, qui regne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, & par conséquent neveu de Bajazet.

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée. M. le comte de Cézy étoit ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet & des jalousies de la sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du serrail, sur le canal de la mer noire. M. le Comte de Cézy disoit que c'étoit un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort, & il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de

lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scene une histoire si récente ; mais je n'ai rien vu dans les regles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théatre qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous: *major è longinquo reverentia*. L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des tems ; car le peuple ne met guere de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, & ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théatre, On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs & des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes & les autres personnes qui vivent dans le serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siecle que le nôtre.

C'étoit à-peu-près de cette maniere que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mere de Xercès, qui étoit peut-être encore vivante,

& de faire représenter sur le théatre d'Athenes la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xercès avoit été vaincu, & il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenans de Darius, pere de Xercès, dans la plaine de Marathon; car Eschyle étoit homme de guerre, & il étoit frere de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, & qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse.

ACTEURS.

BAJAZET, frere du sultan Amurat.

ROXANE, sultane favorite du sultan Amurat.

ATALIDE, fille du sang ottoman.

ACOMAT, grand-visir.

OSMIN, confident du grand-visir.

ZATIME, esclave de la sultane.

ZAÏRE, esclave d'Atalide.

GARDES.

La scene est à Constantinople, autrement dite Bysance; dans le serrail du grand-seigneur.

Digitized by Google

BAJAZET,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

VIENS, suis-moi. La sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,
Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardoit à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long, pour moi seul entrepris.

De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincere ;
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dependent les destins de l'empire ottoman.
Qu'as-tu vu dans l'armée, & que fait le sultan?

OSMIN.

Babylone, Seigneur, à son prince fidelle,
Voyoit, sans s'étonner, notre armée autour d'elle ;
Les Persans rassemblés marchoient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siege inutile,
Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille ;
Et sans renouveller ses assauts impuissans,
Résolu de combattre, attendoit les Persans.
Mais, comme vous savez, malgré ma diligence ;
Un long chemin sépare & le camp & Bysance.
Mille obstacles divers m'ont même traversé,
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

ACOMAT.

Que faisoient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au sultan des hommages sinceres?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires.
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,

Lorsque, pour affermir sa puissance nouvelle,
Il vouloit, disoit-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours;
Comme il les craint sans cesse ils le craignent toujours.
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le tems à leur grand cœur si doux,
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

ACOMAT.

Quoi! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encore leur valeur & vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur visir?

OSMIN.

Le succès du combat réglera leur conduite;
Il faut voir du sultan la victoire ou la fuite.
Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années;
Mais, enfin, le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur;
Vous le verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle & basse obéissance.
Mais, si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant;
S'il fuit, ne doutez point que, fiers de sa disgrace,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du Ciel qui réprouve Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée

Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet.
On craignoit qu'Amurat, par un ordre sévere,
N'envoyât demander la tête de son frere.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre & n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi! Seigneur, le sultan reverra son visage,
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le sultan, surpris d'une longue absence,
En cherchera bientôt la cause & la vengeance.
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce tems
Je saurai l'occuper de soins plus importans.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine.
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sieges, les combats :
Il commande l'armée ; & moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un visir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir.
J'ai su lui préparer des craintes & des veilles,
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc, qu'avez-vous fait ?

ACOMAT.

J'espere qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare & Roxane avec lui.

OSMIN.

Quoi ! Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés dont l'Europe & l'Asie
Dépeuplent leurs états & remplissent sa cour ?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour ;
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de sultane.

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin. Il a voulu
Qu'elle eût, dans son absence, un pouvoir absolu.
Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires.
Le frere rarement laisse jouir ses freres
De l'honneur dangereux d'être sorti d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.
L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.
L'autre, trop redoutable & trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie ;
Car enfin Bajazet dédaigna de tous tems
La molle oisiveté des enfans des sultans,
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance,
Et même en fit sous moi la noble expérience.
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emporter après lui tous les cœurs des soldats,

Et goûter, tout sanglant, le plaisir & la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la premiere victoire.
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant eût rassuré l'état,
N'osoit sacrifier ce frere à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance.
Ainsi donc, pour un tems, Amurat désarmé,
Laissa dans le serrail Bajazet enfermé.
Il partit, & voulut que, fidele à sa haine
Et des jours de son frere arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, &, sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.
Pour moi, demeuré seul, une juste colere
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frere.
J'entretins la sultane, & cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain,
Les murmures du camp, la fortune des armes.
Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes,
Qui, par un soin jaloux, dans l'ombre retenu,
Si voisins de ses yeux, leur étoit inconnu.
Que te dirai-je enfin? La sultane éperdue
N'eût plus d'autres désirs que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards,
Qui semblent mettre entr'eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidele
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.
La sultane, à ce bruit, feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblerent;
De l'heureux Bajazet les gardes se troublerent,

Et

Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs, dans ce trouble, oserent s'entrevoir.
Roxane vit le Prince, elle ne put lui taire
L'ordre dont elle étoit seule dépositaire.
Bajazet est aimable; il vit que son salut
Dépendoit de lui plaire, & bientôt il lui plut.
Tout conspiroit pour lui. Ses soins, sa complaisance;
Ce secret découvert & cette intelligence,
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler,
Même témérité, périls, craintes communes,
Lierent pour jamais leurs cœurs & leus fortunes;
Ceux mêmes dont les yeux les devoient éclairer,
Sortis de leur devoir n'oserent y rentrer.

OSMIN.

Quoi! Roxane d'abord leur découvrant son ame,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore, &, jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour.
Du pere d'Amurat Atalide est la niece,
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince en apparence elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien, sous son nom, qu'il aime la sultane.
Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi,
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.

OSMIN.

Quoi! vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens ?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle, Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va, contre lui-même, assurer un appui.
Un visir aux sultans fait toujours quelque ombrage;
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore & me caresse;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnoîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête....
Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends
Que, du moins, il faudra la demander long-tems.
Je sais rendre aux Sultans de fideles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.
Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord elle entendoit ma voix,
Et craignoit du serrail les rigouresues loix;
Mais enfin, bannissant cette importune crainte,
Qui, dans nos entretiens, jettoit trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.

Digitized by Google

Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et.... Mais on vient. C'est elle & sa chere Atalide.
Demeure; &, s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée;
Madame : Osmin a vu le sultan & l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet,
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet:
D'une commune voix ils l'appellent au trône.
Cependant les Persans marchoient vers Babylone,
Et bientôt les deux camps, aux pieds de son rempart,
Devoient de la bataille éprouver le hazard:
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées;
Et même, si d'Osmin je compte les journées,
Le Ciel en a déjà réglé l'événement;
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.
Déclarons-nous, Madame, & rompons le silence.
Fermons lui dès ce jour les portes de Bysance;
Et, sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire:
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pouvoir
Un peuple, dans ces murs, prêts à le recevoir.

Pour moi, j'ai su déjà, par mes brigues secrettes,
Gagner de notre loi les sacrés interpretes.
Je sais combien, crédule en sa dévotion,
Le peuple suit le frein de la religion.
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumiere.
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barriere;
Déployez en son nom cet étendard fatal,
Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus de ce nom favorable,
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé,
Qu'Amurat le dédaigne, & veut, loin de Bysance,
Transporter désormais son trône & sa présence.
Déclarons le péril dont son frere est pressé.
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.
Sur-tout qu'il se déclare & se montre lui-même,
Et fasse voir ce front digne du diadême.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.
Allez, brave Acomat, assembler vos amis;
De tous leurs sentimens venez me rendre compte,
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, & revenez.

Digitized by Google

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la derniere fois je vais le consulter.
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il tems d'en douter,
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.
Vous avez du visir entendu le langage.
Bajazet vous est cher. Savez vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main ?
Peut-être en ce moment, Amurat en furie,
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui ?

ATALIDE.

Quoi, Madame, les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, & sur-tout vos appas,
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas! pour mon repos que ne le puis-je croire !

Pourquoi faut-il moins que, pour me consoler,
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,
Et l'ai fait en secret amener devant moi.
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.
Mais, sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne trouvois point ce trouble; cette ardeur
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.
Enfin, si je lui donne & la vie & l'empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc! à son amour qu'allez-vous proposer?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser! O Ciel, que prétendez-vous faire?

ROXANE.

Je sais que des sultans l'usage m'est contraire;
Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse,
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse;
Mais, toujours inquiete avec tous ses appas,
Esclave, elle reçoit son maître dans ses bras;
Et, sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare sultane.
Amurat, plus ardent & seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance aussi-bien que le titre,
Et des jours de son frere il me laissa l'arbitre.

Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits;
Et moi, qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.
Toutefois, que sert-il de me justifier?
Bajazet, il est vrai, m'a fait tout oublier.
Malgré tous ses malheurs, plus heureux que son frere,
Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire.
Femmes, gardes, visir, pour lui j'ai tout séduit;
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Graces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.
Bajazet touche presque au trône des sultans:
Il ne faut plus qu'un pas; mais c'est où je l'attends.
Malgré tout mon amour, si, dans cette journée,
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée,
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, & le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.
Je veux que, devant moi, sa bouche & son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;
Que lui-même, en secret amené dans ces lieux,
Sans être préparé, se présente à mes yeux.
Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue !

ZAÏRE.

Vous ?

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.
Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,
Quelles conditions elle vient d'imposer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême ?
Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même !

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,
Votre amour, dès long tems, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre ! l'amour a-t-il tant de prudence ?
Tout sembloit avec nous être d'intelligence.
Roxane, se livrant toute entiere à ma foi ;
Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi ;
M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche ;
Le voyoit par mes yeux, lui parloit par ma bouche,

Et je croyois toucher au bienheureux moment
Où j'allois, par ses mains, couronner mon amant.
Le Ciel s'est déclaré contre mon artifice.
Et, que falloit-il donc, Zaïre, que je fisse?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser?
Avant que dans son cœur cette amour fût formée,
J'aimois, & je pouvois m'assurer d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez,
L'amour serra les nœuds par le sang commencés.
Elevée avec lui dans le sein de sa mere,
J'appris à distinguer Bajazet de son frere;
Elle-même, avec joie, unit nos volontés:
Et, quoiqu'après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire,
Nous avons su toujours nous aimer & nous taire.
Roxane qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable.
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grace à ses soins,
Lui rendit des respects. Pouvoit-il faire moins?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite!
De ses moindres respects Roxane satisfaite
Nous engagea tous deux, par sa facilité,
A la laisser jouir de sa crédulité.
Zaïre, il faut pourtant avouer ma foiblesse,
D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposoit un empire à mes foibles attraits;
Mille soins la rendoient présente à sa mémoire:
Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire,

Et moi je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,
N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.
Le Ciel seul sait combien j'en ai versé de larmes.
Mais, enfin, Bajazet dissipa mes alarmes.
Je condamnai mes pleurs, &, jusques aujourd'hui,
Je l'ai pressé de feindre, & j'ai parlé pour lui.
Hélas! tout est fini! Roxane méprisée,
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car, enfin, Bajazet ne sait point se cacher;
Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.
Il faut qu'à tous momens, tremblante & secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable.
Bajazet va se perdre. Ah! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!
Au moins si j'avois pu préparer son visage!
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage.
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute, il faut qu'il meure.
Il se perdra, te dis-je. Atalide demeure.
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi.
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras, aura soin de sa vie.

ZAÏRE.

Ah! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger?
Toujours avant le tems faut-il vous affliger?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez, ou cachez l'ennui qui vous dévore.
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours;
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.

Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès.

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amans veut punir l'artifice,
O Ciel! si notre amour est condamné de toi,
Je suis la seule coupable, épuise tout sur moi.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

PRINCE, l'heure fatale est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le Ciel a réservée.
Rien ne me retient plus ; & je puis, dès ce jour ;
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille ;
Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis.
J'arme votre valeur contre vos ennemis,
J'écarte de vos jours un péril manifeste,
Votre vertu, Seigneur, achevera le reste.
Osmin a vu l'armée ; elle penche pour vous,
Les chefs de notre loi conspirent avec nous :
Le visir Acomat vous répond de Bysance,
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets,
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les ames asservies
M'ont vendu dès long-tems leur silence & leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carriere,
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtriere.

L'exemple en est commun, & parmi les Sultans
Ce chemin à l'empire a conduit de tout tems.
Mais pour mieux commencer hâtons-nous l'un & l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur & le vôtre.
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que, quand je vous servois, je servois mon époux;
Et, par le nœud sacré d'un heureux hyménée,
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah, que proposez-vous, Madame!

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur!
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil d'un empire....
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire.

ROXANE.

Oui, je sais que, depuis qu'un de vos empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.
Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires;
Et, sans vous rapporter des exemples vulgaires,
Soliman, vous savez qu'entre tous vos aïeux
Dont l'univers a craint le bras victorieux,
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane;
Ce Soliman jetta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier,
A son trône, à son lit daigna l'associer,

Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice,
Qu'un peu d'attraits peut-être, & beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'étoit Soliman, & le peu que je suis.
Soliman jouissoit d'une pleine puissance,
L'Egypte ramenée à son obéissance,
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil,
Du Danube asservi les rives désolées,
De l'empire persan les bornes reculées,
Dans leurs climats brûlans les Africains domptés
Faisoient taire les loix devant ses volontés.
Que suis-je? j'attends tout du peuple & de l'armée.
Mes malheurs font encore toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs, au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos miseres?
Croiront-ils mes périls & vos larmes sinceres?
Songez, sans me flatter du sort de Soliman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman.
Dans leur rebellion les chefs des janissaires,
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires,
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin? Maître de leur suffrage,
Peut-être avec le tems j'oserai davantage.
Ne précipitons rien, & daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends, je vois mon imprudence,
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.

Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour, trop prompt, alloit vous engager.
Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les suites,
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites.
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez?
Songez-vous que, sans moi, tout vous devient contraire?
Que c'est à moi, sur-tout, qu'il importe de plaire?
Songez-vous que je tiens les portes du palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais?
Que j'ai sur votre vie un empire suprême?
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime?
Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus?

BAJAZET.

Oui. Je tiens tout de vous, & j'avois lieu de croire
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'empire à genoux,
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.
Je ne me défends point. Ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.
Je vous dois tout mon sang. Ma vie est votre bien.
Mais enfin voulez-vous...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées,
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées;
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir:
Rentre dans le néant, dont je t'ai fait sortir.
Car enfin, qui m'arrête? & quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence?

L'ingrat est-il touché de mes empressemens ?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens ?
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse ;
Que mes propres périls t'assurent de ta grace ;
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,
Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure encore aux bontés de ton frere ;
Il m'aime, tu le sais ; & , malgré sa colere,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier.
N'en doute point, j'y cours, & dès ce moment même.
Bajazet, écoutez, je sens que je vous aime.
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie.
S'il m'échappoit un mot, c'est fait de votre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter, elle est entre vos mains,
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grace,
Vous rendra dans son cœur votre premiere place.

ROXANE.

Dans son cœur ? Ah ! crois-tu, quand il le voudroit bien,
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur, si long-tems possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée,
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi ?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, & je devrois retenir ma foiblesse ;
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectois à tes yeux une fausse fierté ;
De toi dépend ma joie & ma félicité ;

De

De ma sanglante mort ta mort sera suivie.
Quels fruits de tant de soins que j'ai pris pour ta vie !
Tu soupires enfin & semble te troubler.
Acheve, parle.

BAJAZET.

O Ciel! que ne puis-je parler?

ROXANE.

Quoi donc! Que dites-vous? Et que viens-je d'entendre
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !
Quoi ! de vos sentimens je ne puis m'éclaircir !

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir.
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime,
Ou bien, me voilà prêt, prenez votre victime.

ROXANE.

Ah ! c'en est trop enfin, tu seras satisfait.
Holà, gardes, qu'on vienne.

SCENE II.

ROXANE, BAJAZET, ACOMAT.

ROXANE.

Acomat, c'en est fait.
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.
Du sultan Amurat je reconnois l'empire ;
Sortez. Que le serrail soit désormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

SEIGNEUR, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême!
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O Ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.
Roxane est offensée & court à la vengeance:
Un obstacle éternel rompt notre intelligence.
Visir, songez à vous, je vous en averti,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi!

BAJAZET.

Vous & vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette,
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser;
Mais, c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible?
Tantôt dans le serrail j'ai laissé tout paisible.
Quelle fureur saisit votre esprit & le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT.

Hé bien?

L'usage des sultans à ses vœux est contraire ;
Mais cet usage, enfin, est-ce une loi sévere
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?
La plus sainte des loix, ah ! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire ?
L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire ?
Cependant Soliman n'étoit point menacé
Des périls évidens dont vous êtes pressé.

BAJAZET.

Et ce sont ces périls & ce soin de ma vie,
Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.
Soliman n'avoit point ce prétexte odieux.
Son esclave trouva grace devant ses yeux ;
Et, sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez.
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgraces ;
J'osai, tout jeune encor, la chercher sur vos traces,
Et l'indigne prison où je suis renfermé,
A la voir de plus près m'a même accoutumé.

Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée ;
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas ! si je la quitte avec quelque regret.....
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet
Des cœurs dont les bontés, trop mal récompensées,
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah ! si nous périssons n'en accusez que vous ;
Seigneur. Dites un mot, & vous nous sauvez tous.
Tout ce qui reste ici de braves janissaires,
De la religion les saints dépositaires,
Du peuple bysantin ceux qui, plus respectés,
Par leur exemple seul reglent ses volontés,
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée,
D'où les nouveaux sultans font leur premiere entrée.

BAJAZET.

Hé bien, brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher
Du serrail, s'il le faut, venez forcer la porte.
Entrez accompagné d'une de leur escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême,
Par un beau désespoir me secourir moi-même ;
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi,
Et vous donner le tems de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé ! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane, d'un coup, n'assure sa vengeance ?
Alors qu'aura servi ce zele impétueux,
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?

Promettez. Affranchi du péril qui vous presse,
Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

B A J A Z E T.

Moi!

A C O M A T.

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux sermens.
Consultez ces héros, que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre.
Libres dans leur victoire, & maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'état fut leur unique loi,
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise & rarement gardée.
Je m'emporte, Seigneur.

B A J A Z E T.

Oui, je sais, Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'état.
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetoient point par une perfidie.

A C O M A T.

O courage inflexible! O trop constante foi,
Que, même en périssant, j'admire malgré moi!
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide
Perde.... Mais quel bonheur nous envoie Atalide?



SCENE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah! Madame, venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais, laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas;
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.

SCENE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le Ciel punit ma feinte & confond votre adresse.
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups;
Il falloit ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard: voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avois prédit; mais vous l'avez voulu:
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance,
Daignez de la sultane éviter la présence.
Vos pleurs vous trahiroient, cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

Digitized by Google

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.
Il faut vous rendre ; il faut me quitter & régner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai que je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre & n'être plus à moi ;
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentois l'image douloureuse,
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amans)
Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.
Mais, à mes tristes yeux, votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.
Je ne vous voyois pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la derniere fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence.
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas ! épargnez une ame plus timide ;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide,
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs,
Qui jamais d'une amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si, dans cette journée,
Je célebre à vos yeux ce funeste hyménée ?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai.
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai.
Que sais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes.
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu ;
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle.
Plus vous me commandez de vous être infidele,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez.
Quoi ! cet amour si tendre, & né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence ;
Vos larmes, que ma main pouvoit seule arrêter ;
Mes sermens redoublés de ne vous point quitter :
Tout cela finiroit par une perfidie ?
J'épouserois, & qui ? (s'il faut que je le die)
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts,
Qui m'offre, ou son hymen, ou la mort infaillible ;
Tandis qu'à mes périls Atalide sensible,
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour.
Ah ! qu'au jaloux sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

ATALIDE.

Seigneur, vous pouvez vivre, & ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez, si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La sultane vous aime, &, malgré sa colere,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends, je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée,
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace;
Mais, sans cesse occupé des grands noms de ma race,
J'espérois que, fuyant un indigne repos,
Je prendrois quelque place entre tant de héros.
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurois promis.
Et ma bouche & mes yeux du mensonge ennemis,
Peut-être, dans le tems que je voudrois lui plaire,
Feroient par leur désordre un effet tout contraire;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés,
Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés.
O Ciel! combien de fois je l'aurois éclaircie,
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie;
Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerois? Et par cette bassesse....
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur étoit moins plein de son amour,
Je vous verrois, sans doute, en rougir la premiere.
Mais, pour vous épargner une injuste priere,

Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas;
Et je vous quitte.

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas.
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un & l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre;
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

BAJAZET.

O Ciel, que faites-vous?

ATALIDE.

Cruel, pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire?
Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler,
Ma rougeur ne fut pas prête à me déceler?
Mais on me présentoit votre perte prochaine.
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même vous voyez le tems qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le visir?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?
Enfin, dans sa fureur, implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain,
Qui lui fasse tomber les armes de la main.

Digitized by Google

Allez, Seigneur, sauvez votre vie & la mienne.

BAJAZET.

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tienne?

ATALIDE.

Ah! daignez sur ce choix ne me point consulter.
L'occasion, le Ciel pourra vous les dicter.
Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître.
Votre trouble ou le mien nous feroit reconnoître.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites.., tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai, sa grace est prononcée?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,
Qui couroit de Roxane accomplir le désir,
Aux portes du serrail a reçu le visir.
Ils ne m'ont point parlé. Mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du visir marquoit sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs & la joie
M'abandonnent, Zaïre, & marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAÏRE.

Quoi, Madame! quelle est cette nouvelle alarme?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme,
Ou, pour mieux dire enfin, par quel engagement,
Bajazet a pu faire un si prompt changement?
Roxane, en sa fureur, paroissoit inflexible;
A-t-elle de son cœur quelque gage infaillible?
Parle. L'épouse-t-il?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais, enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire,
S'il l'épouse, en un mot.

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre?

ZAÏRE.

Quoi! vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictoit le soin de conserver ses jours?

ATALIDE.

Non, non, il ne fera que ce qu'il a dû faire.
Sentimens trop jaloux, c'est à vous de vous taire.
Si Bajazet l'épouse il suit mes volontés;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés.
A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi, sans regret, me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter.
Oui, je me reconnois, je suis toujours la même.
Je voulois qu'il m'aimât, chere Zaïre, il m'aime,
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir digne & contente de lui.

ZAÏRE.

Mourir! Quoi, vous auriez un dessein si funeste?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant, tu t'étonnes du reste!
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient & finit tant de pleurs?
Qu'il vive, c'est assez. Je l'ai voulu, sans doute;
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte,

Je n'examine point ma joie ou mon ennui.
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas! il peut bien penser avec justice
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,
L'aime trop pour vouloir en être le témoin.
Allons, je veux savoir....

ZAÏRE.

Modérez-vous, de grace.
On vient vous informer de tout ce qui se passe.
C'est le visir.

SCENE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE.

ACOMAT.

Enfin nos amans sont d'accord,
Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.
La sultane a laissé désarmer sa colere;
Elle m'a déclaré sa volonté derniere;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du prophete divin l'étendard redouté,
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause;
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zele.
N'attendez point de moi ces doux emportemens,
Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amans.

Mais si, par d'autres soins plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage,
Tel que nous le devons au sang de nos sultans....
Je puis....

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le tems.
Avec le tems aussi vous pourrez me connoître.
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître ?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amans l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non. Mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne.
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT.

Madame, je le croi.
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi.
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amans, l'amour & la fortune,
J'étois de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau, dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,
Je méditois ma fuite aux terres étrangeres.
Dans ce triste dessein au palais rappellé,
Plein de joie & d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du serrail à ma voix s'est ouverte,
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit, sans bruit, dans un appartement,
Où Roxane attentive écoutoit son amant.

Tout gardoit devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai long-tems, immobile, observé leur maintien.
Enfin, avec des yeux qui découvroient son ame,
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme;
L'autre, avec des regards éloquens, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assuré à son tour.

ATALIDE.

Hélas!

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçu l'un & l'autre.
Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince & le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains.
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple,
Le serrail va bientôt vous en donner l'exemple.
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidele,
De leur paix, en passant, vous conter la nouvelle,
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.
Je vais le couronner, Madame, & j'en réponds.

SCENE

SCENE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

ALLONS, retirons-nous, ne troublons point leur joie.

ZAÏRE.

Ah! Madame, croyez....

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie?
Quoi donc! à ce spectacle irai-je m'exposer?
Tu vois que c'en est fait. Ils se vont épouser.
La sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime.
Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyois-tu, quand, jaloux de sa foi,
Il s'alloit, plein d'amour, sacrifier pour moi;
Lorsque son cœur, tantôt m'exprimant sa tendresse,
Refusoit à Roxane une simple promesse;
Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir:
Croyois-tu que son cœur, contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?
Ah! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer,
Tout ce qu'il a pu dire il a pu le penser!
Peut-être, en la voyant, plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grace nouvelle.
Elle aura, devant lui, fait parler ses douleurs.
Elle l'aime, un empire autorise ses pleurs.
Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.
Hélas! que de raisons contre une malheureuse!

ZAÏRE.

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierois en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misere.
Je sais, pour se sauver, tout ce qu'il a dû faire.
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappellé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas;
Mais, après les adieux que je venois d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer
La joie & les transports qu'on vient de m'expliquer.
Toi-même juge nous, & vois si je m'abuse.
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part?
A me chercher lui-même attendroit-il si tard?
N'étoit que de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas! éviter cette approche!
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci.
Il ne me verra plus.

ZAÏRE.

Madame, le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'EN est fait, j'ai parlé, vous êtes obéie.
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie;

Et je serois heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochoient point mon injuste bonheur;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne;
Pouvoit me pardonner aussi-bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main.
Je suis libre, & je puis, contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse;
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même, le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple & de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée.
Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez!

ATALIDE.

Non, Seigneur,
Je ne murmure point contre votre bonheur.
Le Ciel, le juste Ciel vous devoit ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.
Tant que j'ai respiré vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupoit tous mes soins;
Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale:
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée,
Et j'aurois, en mourant, cette douce pensée,
Que vous ayant moi-même imposé cette loi
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;

Qu'emportant chez les morts toute vôtre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, & d'époux & d'amant?
O Ciel! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidele?
Moi, j'aimerois Roxane, ou je vivrois pour elle,
Madame! Ah, croyez-vous que, loin de le penser,
Ma bouche seulement eût pu le prononcer!
Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire.
La sultane a suivi son penchant ordinaire;
Et, soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquoit mon amour,
Soit que le tems, trop cher, la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.
Elle met dans ma main sa fortune & ses jours,
Et, se fiant enfin à ma reconnoissance,
D'un hymen infaillible a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité,
Et d'un amour si tendre & si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,
Attribuoit encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvois barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.
Cependant, quand je viens, après de tels efforts,
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous même, contre moi, je vous vois irritée,
Reprocher votre mort à mon ame agitée:

Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.
Madame, finissons & mon trouble & le vôtre.
Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.
Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foi.
J'irai, bien plus content, & de vous, & de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée,
Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée.
La voici.

ATALIDE.

Juste Ciel! où va-t-il s'exposer?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser.

SCENE V.

ROXANE, BAJAZET, ATALIDE.

ROXANE.

VENEZ, Seigneur, venez. Il est tems de paroître,
Et que tout le serrail reconnoisse son maître.
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.
L'auriez-vous cru, Madame, & qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour?
Tantôt à me venger fixe & déterminée,
Je jurois qu'il voyoit sa derniere journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.

J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse.
J'ai prononcé sa grace, & je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis, & j'ai donné ma foi
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.
J'ai juré que mes soins, ma juste complaisance,
Vous répondront toujours de ma reconnoissance.
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô Ciel, suis-je frappée!
Est-ce un songe? Et mes yeux ne m'ont-ils point trompée?
Quel est ce sombre accueil, & ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé?
Sur quel espoir croit-il que je me suis rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue?
J'ai cru qu'il me juroit que jusques à la mort
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.
Se repent-il déjà de m'avoir appaisée?
Mais moi-même tantôt me serois-je abusée?
Ah!... Mais il vous parloit. Quels étoient ses discours,
Madame?

ATALIDE.

Moi, Madame! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.
Mais, de grace, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi : comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés long-tems entretenue.
Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiete, & qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême.
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt....

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.
Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.
Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes soins,
Et je veux un moment y penser sans témoins.

Digitized by Google

SCENE VII.

ROXANE *seule*.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard?
Bajazet interdit! Atalide étonnée!
O Ciel! à cet affront m'auriez-vous condamnée?
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits?
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale?
Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager.
J'impute à son amour l'effet de son caprice.
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice?
Prêt à voir le succès de son déguisement,
Quoi! ne pouvoit-il pas feindre encore un moment?
Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide?
Quel seroit son dessein? Qu'a-t-elle fait pour lui?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui?
Mais, hélas! de l'amour ignorons-nous l'empire?
Si par quelqu'autre charme Attalide l'attire,
Qu'importe qu'il nous doive & le sceptre & le jour,
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour!
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frere?
Ah! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé?

Digitized by Google

N'eût-il pas, sans regret, secondé mon envie?
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie?
Que de justes raisons.... Mais qui vient me parler?
Que veut-on?

SCENE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler;
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée;
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du sultan qui s'adressent à vous.
Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan!

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le sultan emploie,
Orcan le plus fidele à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains.
Madame, il vous demande avec impatience;
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance;
Et souhaitant, sur-tout, qu'il ne vous surprît pas,
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encore me confondre?
Quel peut-être cet ordre, & que puis-je répondre?
Il n'en faut point douter, le sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.

On ne peut sur ses jours, sans moi, rien entreprendre.
Tout m'obéit ici ; mais je dois le défendre.
Quel est mon empereur? Bajazet? Amurat?
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat.
Le tems presse, que faire en ce doute funeste?
Allons. Employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher, l'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet. Etonnons Atalide;
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

Fin du troisieme Acte.

Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Ah ! sais-tu mes frayeurs ! Sais-tu que dans ces lieux
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?
En ce moment fatal que je crains sa venue !
Que je crains.... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?
Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?
Ira-t-il voir Roxane, & calmer ses soupçons ?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande :
Roxane ainsi l'ordonne, elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher.
J'ai rendu votre lettre, & j'ai pris sa réponse.
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE.

Après tant d'injustes détours,
Faut-il qu'à feindre encore votre amour me convie ?
Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours.
Je verrai la sultane ; &, par ma complaisance,
Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance,
J'appaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder ?
C'est Roxane, & non moi, qu'il faut persuader.
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?
Funeste aveuglement ! perfide jalousie !
Récit menteur, soupçon que je n'ai pu celer,
Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler ?
C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attentente ;
J'étois aimée, heureuse, & Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! cachons cette lettre.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAIRE.

ROXANE *à Zatime.*

VIENS. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE *à Zaïre.*

Va, cours, & tâche enfin de le persuader.

SCENE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

MADAME, j'ai reçu des lettres de l'armée.
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu;
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, & sous ses loix Babylone est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame? Osmin....

ROXANE.

Etoit mal averti;
Et depuis son départ cet esclave est parti.
C'en est fait.

ATALIDE *à part.*

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgraces ;
Le sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame ! & qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire ?

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'exposer au vainqueur.

ATALIDE *à part.*

O Ciel !

ROXANE.

Le tems n'a point adouci sa rigueur.
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il ?

ROXANE.

Voyez. Lisez vous-même.
Vous connoissez, Madame, & la lettre & le seing.

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnois la main.

(*Elle lit.*)

Avant que Babylone éprouvât ma puissance
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes loix Babylone asservie,
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous prenez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE *à part.*

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble ?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide,
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui ;
Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame ;
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez....

ROXANE.

Moi, Madame,
Je voudrois le sauver ! Je ne le puis haïr ;
Mais....

ATALIDE.

Quoi donc ! Qu'avez-vous résolu ?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir !

Digitized by Google

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême !
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi ! ce prince aimable.... qui vous aime ;
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE.

Il le faut, & déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, & ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez ; conduisez-la dans la chambre prochaine ;
Mais au moins observez ses regards, ses discours,
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.

SCENE IV.

ROXANE.

MA rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée !
Depuis six mois entiers j'ai cru que, nuit & jour,
Ardente elle veilloit au soin de mon amour :
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidelle,
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle ;
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les momens les plus doux de sa vie.

Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,
Si, dans sa perfidie, elle a su réussir.
Il faut... Mais que pourrois-je apprendre davantage?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas, au travers de son saisissement,
Un cœur, dans ses douleurs, content de son amant?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée.
N'importe. Poursuivons. Elle peut, comme moi,
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.
Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piege.
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposai-je?
Quoi donc! A me gêner appliquant mes esprits,
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris?
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave & le visir me presse.
Il faut prendre parti, l'on m'attend. Faisons mieux.
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.
Laissons de mon amour la recherche importune.
Poussons à bout l'ingrat, & tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins, sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé;
Et si de mes bienfaits, lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale.
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale & l'amant.
Dans ma juste fureur, observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide;
Et d'un même poignard, les unissant tous deux,
Les percer l'un & l'autre, & moi-même après eux.
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre.
Je veux tout ignorer.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah ! que viens-tu m'apprendre ?
Zatime, Bajazet en est-il amoureux ?
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun reste de vie,
Que par de longs soupirs & des gémissemens,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.
Vos femmes, dont le soin, à l'envi, la soulage,
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même, avec ardeur, secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.
Du prince votre amant j'ai reconnu la lettre;
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir ? Et quel trouble soudain
Me glace à cet objet, & fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.
Il peut même... Lisons, & voyons sa pensée.
. . . . *Ni la mort, ni vous-même,*
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous.
Ah ! de la trahison me voilà donc instruite ?
Je reconnois l'appât dont ils m'avoient séduite.

Digitized by Google

Ainsi donc mon amour étoit récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé?
Ah! je respire enfin; & ma joie est extrême
Que le traître, une fois, se soit trahi lui-même!
Libre des soins cruels où j'allois m'engager,
Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.
Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse;
Que la main des muets s'arme pour son supplice.
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés,
Par qui de ses pareils ses jours sont terminés.
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colere.

ZATIME.

Ah, Madame!

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,
J'osois vous faire entendre une timide voix:
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidelle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévere,
Devient de leur amour la marque la plus chere.

ROXANE.

Avec quelle insolence & quelle cruauté
Ils se jouoient tous deux de ma crédulité!

Quel penchant, quel plaisir je sentois à les croire?
Tu ne remportois pas une grande victoire,
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.
Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice;
Et je veux bien te faire encor cette justice.
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.
Moi qui de ce haut rang, qui me rendoit si fiere,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la premiere,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés.
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes!
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer?
Tu pleures, malheureuse? Ah! tu devois pleurer,
Lorsque d'un vain désir, à ta perte poussée,
Tu conçus, de le voir, la premiere pensée!
Tu pleures? Et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir.
Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie.
Ah, traître tu mourras! Quoi! tu n'es point partie?
Va. Mais nous-même allons, précipitons nos pas.
Qu'il me voye, attentive au sein de son trépas,
Lui montrer à la fois, & l'ordre de son frere,
Et de sa trahison ce gage trop sincere.
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux.
Qu'il n'ait, en expirant, que ses cris pour adieux;
Qu'elle soit cependant fidellement servie.
Prends soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.
Ah! si, pour son amant, facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance & de douceur nouvelle,
De le montrer bientôt pâle & mort devant *elle*!

De voir sur cet objet ses regards arrêtés
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés ?
Va, retiens-la. Sur-tout, garde bien le silence.
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance ?

SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, Madame ! En quels retardemens
D'un jour si précieux perdez-vous les momens ?
Bysance, par mes soins, presque entiere assemblée,
Interroge ses chefs de leur crainte troublée ;
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis.
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le serrail cependant garde un triste silence ?
Déclarez-vous, Madame, &, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, & quelle voix sévere,
Malgré votre discours, m'assure du contraire ?
Quoi ! déjà votre amour des obstacles vaincu....

ROXANE.

Bajazat est un traître, & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'étoit pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris....

ACOMAT.

Hé bien?

ROXANE.

Lisez. Jugez, après cette insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur;
Et livrant, sans regret, un indigne complice,
Appaisons le sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, *lui rendant le billet.*

Oui, puisque jusques-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un & l'autre
Du crime que sa vie a jetté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat;
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.
Je veux voir son désordre & jouir de sa honte.
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.

Digitized by Google

Je vais tout préparer. Vous, cependant, allez
Disperser promptement vos amis assemblés.

SCENE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

DEMEURE. Il n'est pas tems, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN.

Quoi! jusques-là, Seigneur, votre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule?
Moi jaloux? Plût au Ciel, qu'en me manquant de foi,
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi!

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre....

ACOMAT.

Et la sultane est-elle en état de m'entendre?
Ne voyois tu pas bien, quand je l'allois trouver,
Que j'allois avec lui me perdre ou me sauver?
Ah! de tant de conseils, événement sinistre,
Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle ministre,
Il te sied bien d'avoir, en de si jeunes mains,
Chargé d'ans & d'honneur, confié tes desseins;

Et laissé d'un visir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente !

OSMIN.

Hé, laissez-les entr'eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystere,
Sinon quelques amis engagés à se taire ?
Vous verrez, par sa mort, le sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi ;
Mais moi, qui vois plus loin ; qui, par un long usage,
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage ;
Qui, d'emplois en emplois, vieilli sous trois sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatans,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme tel que moi doit attendre sa grace ;
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave & le maître irrité.

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvois tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors étoit moins avancée.
Mais il m'est désormais trop dur de reculer :
Par une belle chute il faut me signaler ;
Et laisser un débris, du moins après ma fuite,
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner ?
Acomat, de plus loin, a su le ramener.
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême,
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.

Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à le venger.
Je connois peu l'amour; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre;
Que nous avons du tems. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, & le va voir.

OSMIN.

Enfin, que vous inspire une si noble audace?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais est tout plein....

ACOMAT.

Oui d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ces murs;
Mais toi, dont la valeur d'Amurat oubliée,
Par de communs chagrins à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

ACOMAT.

D'amis & de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie.
La sultane d'ailleurs se fie à mes discours.
Nourri dans le serrail, j'en connois les détours.
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus. Marchons. Et, s'il faut que je meure,
Mourons: moi, cher Osmin, comme un visir, & toi
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ATALIDE.

HÉLAS ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perdue ?
Ciel ! aurois-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étois en ce lieu même, & ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée dans mon sein.
Sa présence a surpris mon ame désolée.
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.
J'ai senti défaillir ma force & mes esprits.
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris.
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue !
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;
Et, par vous, cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment !
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée.
On ouvre. De son sort je vais être informée.

SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, *Gardes.*

ROXANE *à Atalide.*

RETIREZ-VOUS.

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, & ne répliquez pas.
Gardes, qu'on la retienne.

SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

OUI, tout est prêt, Zatime,
Orcan & les muets attendent leur victime.
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir. Mais s'il sort il est mort.
Vient-il?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène;
Et, loin de soupçonner sa disgrace prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement,
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, & trop digne enfin d'être déçue,
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue?
Crois-tu, par tes discours, le vaincre ou l'étonner?
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner?
Quoi! ne devrois-tu pas être déjà vengée?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr?... Mais le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point de reproches frivoles;
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez;
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour, peut-être, & ces mêmes bienfaits,
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que, pour reconnoissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayiez si long-tems, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui? moi, Madame?

ROXANE.

Oui, toi. Voudrois-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?
Ne prétendrois-tu point, par tes fausses couleurs,
Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;
Et me jurer enfin, d'une bouche perfide,
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide, Madame ! O Ciel ! Qui vous a dit....

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde & démens cet écrit.

BAJAZET, *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincere,
D'un malheureux amour contient tout le mystere.
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse. Et devant que votre ame,
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme,
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir mon cœur étoit fermé.
Vous me vîntes offrir & la vie & l'empire ;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut, &, sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire ?
Je vis en même-tems qu'elle vous étoit chere.
Combien le trône tente un cœur ambitieux !
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage ;

D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr ;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;
Que même mes refus vous auroient exposée ;
Qu'après avoir osé me voir & me parler
Il étoit dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes.
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence, témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins, & ma gloire, étoient proches,
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.
Le Ciel, qui m'entendoit, sait bien qu'en même tems
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissans.
Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,
J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignités,
Contenté votre orgueil & payé vos bontés,
Que vous-même peut-être.

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire?
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire ?
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
Maîtresse du serrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'état qu'Amurat me confie,
Sultane, & ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée,
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?
Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,

De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la premiere esclave enfin de ma rivale?
Laissons ces vains discours; &, sans m'importuner,
Pour la derniere fois veux-tu vivre & régner!
J'ai l'ordre d'Amurat, & je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire?

ROXANE.

Ma rivale est ici. Suis-moi, sans différer,
Dans les mains des muets viens la voir expirer;
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi; le tems fera le reste.
Ta grace est à ce prix, si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir;
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
L'horreur & le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter,
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter?
De mes emportemens elle n'est point complice,
Ni de mon amour même & de mon injustice.
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjuroit de me donner à vous.
En un mot, séparez ses vertus de mon crime.
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.
Amurat avec moi ne l'a point condamnée.
Epargnez une vie assez infortunée.

Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés,
Madame; si jamais je vous fus cher....

ROXANE.

Sortez.

SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la derniere fois, perfide, tu m'a vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jetter,
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame. Elle veut vous faire l'aveu fidele
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort;
Et, quand il sera tems, viens m'apprendre son sort.

Digitized by Google

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si long-tems abusée ;
Confuse, & digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur & mon crime à vos pieds.
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai, dans mes discours, songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance, & dès ce tems, Madame,
J'avois, par mille soins, su prévenir son ame.
La sultane sa mere, ignorant l'avenir,
Hélas ! pour son malheur, se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un & l'autre,
Si, connoissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier !
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le Ciel, qui me voit confondue,
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux
Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous ;
Bajazet, à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'étoit pas invincible.
Jalouse, & toujours prête à lui représenter
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colere,
Quelquefois attestant les mânes de sa mere ;

Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné;
Et de ma mort enfin le prenant à partie,
Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seroient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ces froideurs passées;
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime;
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu.
D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame; mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond:
Couronnez un héros dont vous serez chérie.
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.
Allez, Madame, allez. Avant votre retour
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice.
Je me connois, Madame, & je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des vœux éternels vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue.
Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue?

SCENE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou désormais
Le rebelle Acomat est maître du palais.
Profanant des sultans la demeure sacrée,
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres ! Allons, & courons les confondre.
Toi, garde ma captive, & songe à m'en répondre.

SCENE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane & son secret ;
Mais, de grace, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi! Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

ZATIME.

Madame, le secret m'est sur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, & je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah ! c'en est trop, cruelle. Acheve, & que ta main
Lui donne de ton zele un gage plus certain !
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,
D'une esclave barbare esclave impitoyable !
Précipite des jours qu'elle me veut ravir :
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain ; &, dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure.

SCENE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah ! que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver,
Madame ? Aurai-je encor le tems de le sauver ?
Je cours tout le serrail ; &, même dès l'entrée,
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin ;
Le reste m'a suivi par un autre chemin.

Je cours, & je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux.
Malheureuse, réponds.

SCENE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE.

ZAÏRE.

Madame....

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre !
Qu'est-ce ?

ZAÏRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane....

ZAÏRE.

Et, ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi ! lui !

ZAÏRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

ATALIDE.

Juste Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui.
Bajazet vit encor ; visir, courez à lui.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite ;
Il a tout vu.

SCENE XI.

ATALIDE, ACOMAT, ZAIRE, OSMIN.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite ?
Roxane est-elle morte ?

OSMIN.

Oui, j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditoit ce cruel stratagême,
La servoit à dessein de la perdre elle-même ;
Et le sultan l'avoit chargé secrettement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vu paroître,
Adorez, a-t-il dit, *l'ordre de votre maître ;*
De son auguste seing reconnoissez les traits,
Perfides, & sortez de ce sacré palais.
A ces discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous, & d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.

Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur & de rage,
Nos bras impatiens ont puni son forfait,
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet!

ACOMAT.

Que dis-tu?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignorez-vous!

ATALIDE.

O Ciel!

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste,
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste:
Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré
De morts & de mourans noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, & cédant sous le nombre,
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
Mais, puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah! destins ennemis, où me réduisez-vous?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame: je sais trop qu'en l'état où vous êtes
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéroient qu'en lui.

Saisi, désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable;
Mais, redevable aux soins de mes tristes amis,
Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.
Pour vous, si vous voulez qu'en quelqu'autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez : maître de ce palais,
Mes fideles amis attendront vos souhaits;
Et moi, pour ne point perdre un tems si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire;
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver,
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait; & par mes artifices,
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois, par mon crime, expirer mon amant!
N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas! je fusse condamnée?
Et falloit-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie;
Roxane ou le sultan ne te l'ont point ravie:
Moi seule j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds:
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée,
Moi, qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,

Retenir mes esprits prompts à m'abandonner !
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner ?
Mais c'en est trop. Il faut, par un prompt sacrifice,
Que ma fidelle main te venge & me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire & le repos,
Héros, qui deviez tous revivre en ce héros ;
Toi, mere malheureuse, & qui, dès notre enfance,
Me confias son cœur dans une autre espérance ;
Infortuné visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue ;

(*Elle se tue.*)

Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

ZAÏRE.

Ah ! Madame... Elle expire. O Ciel ! En ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

FIN.

Digitized by Google



Digitized by Google